

LETTRE DE SAINT CYRILLE AUX MOINES

Je sais que la ferme volonté de votre Perfection ne se laisse pas entraîner vers des changements divers, car elle est essentiellement ferme et invariable. C'est, à mon avis, le fruit d'une volonté amie du Messie, que personne ne reçoive promptement les paroles de chacun, et ne soit prêt sans discernement aucun à mépriser audacieusement les frères fidèles, lorsqu'un long espace de temps a déjà témoigné de leur vérité et que de longues épreuves ont montré qu'ils adhèrent à la foi de leurs pères parce qu'ils aiment la vérité. – Je souhaite d'être compté aussi au nombre de ceux-ci, car j'adhère par toutes mes paroles à la foi des saints Pères réunis à Nicée et je ne connais aucun sentier en dehors de la voie droite. J'ai été élevé comme Votre Sainteté dans la foi de l'Évangile et dans les enseignements des apôtres, c'est là ce que je m'efforce d'enseigner aux Églises. – Mais parce que certains hommes, ou pour n'avoir pas compris mes paroles, ou pour un motif que je ne connais pas, – afin de ne rien leur dire de pénible, – m'ont vilipendé comme hérétique et ont déjà ému beaucoup de ceux qui sont proches de vous, ils ont pensé qu'il était bon que je dise et confesse ma pensée en quelques mots : que je n'ai jamais eu l'opinion d'Apollinaire, Dieu m'en garde, et je ne l'aurai jamais. Je n'ai pas dit que le saint corps revêtu par Dieu le Verbe était sans âme, mais qu'il avait une âme rationnelle; ni, comme certains en font courir le bruit contre nous, je n'ai jamais parlé et ne parlerai jamais du mélange, de la confusion, et de la mixtion des natures, car c'est une sottise de le penser et de le dire. Je n'ai jamais dit non plus que la nature de Dieu le Verbe comportait la douleur. Je n'incline pas non plus vers l'enseignement d'Arius, car Dieu ne s'est pas éloigné de moi à ce point. Comment d'ailleurs aurais-je pu avoir cette pensée, moi qui ai repris et blâmé de nombreuses fois devant toute l'Église les enseignements d'Arius ?

Que Votre Sainteté soit persuadée que je n'en suis pas venu à vous dire et à vous écrire cela maintenant comme un homme qui se repent de ce qu'il a fait auparavant, car auparavant et dès le commencement, par la bonté de notre Seigneur, je suis dans la foi droite et sans tache. C'est nécessairement que fut envoyée la lettre écrite par moi à Nestorius, lorsqu'il était encore à Constantinople, avant la réunion du saint concile d'Éphèse. – Quand Votre Perfection aura reçu la présente lettre, j'espère que la bouche de ceux qui osent dire que j'ai écrit d'autres choses pour d'autres choses sera fermée. Car dans ces chapitres que j'ai écrits, j'ai anathématisé les opinions de Nestorius après avoir recueilli, dans ses ouvrages, les blasphèmes qu'il avait prononcés; cette lettre que j'ai écrite en tête des canons, dans laquelle la vraie foi est écrite et expliquée en témoignage. Mais, d'après ce que j'entends, ceux-là disent encore à ce sujet : «c'est après qu'il s'est repenti de son opinion qu'il a écrit cette lettre, en tête des canons». Il n'en est pas ainsi; c'est après avoir écrit cette lettre que nous lui avons ajouté ces chapitres et les avons mis à la suite en y anathématisant renseignement de Nestorius et de ses partisans.

Saluez toute la réunion des frères; tous les frères qui sont près de nous vous saluent.

VCO

LETTRE AUX MOINES¹

1 – Cyrille aux prêtres et diacres, pères des moines et à ceux qui avec vous pratiquent la vie monastique et qui sont fermement établis dans la foi de Dieu, aux biens-aimés et très désirés, salut dans le Seigneur.

Certains de ceux d'entre vous sont venus selon l'usage à Alexandrie. Comme je les interrogeais et leur demandais avec empressement si, marchant sur la trace de la vertu de vos pères vous aussi vous étiez ardents à briller par une foi droite et irréprochable et si vous vous honoriez de la belle conduite de la vie et vous glorifiez des travaux de l'ascèse, regardant vraiment comme un délice le fait de vouloir souffrir valeureusement pour le bien, ces moines m'ont rapporté qu'il en était ainsi pour vous et ils ont ajouté que vous rivalisez ardemment avec les exploits de ceux qui vous ont précédés. Je m'en suis réjoui extrêmement et mon cœur s'est fondu à la pensée que la gloire de mes enfants était la mienne, et cela justement. Et de fait il serait étrange que les pédotribes d'une part se félicitent des exploits de force des jeunes et que, si ceux des jeunes qui en viennent à être loués pour leurs exercices accomplissent un haut fait, les pédotribes en honorent leur front comme d'une couronne et partagent la gloire qui récompense leur valeur, et que moi d'autre part qui suis votre père spirituel et qui vous oins des discours propres à vous donner belle assurance, pour que luttant contre les mouvements de la chair et refusant de tomber dans le péché et de céder à Satan qui vous tente vous remportiez le prix de la victoire, je ne sois pas rempli d'un contentement cher à Dieu plus que ceux-là.

2 – Ainsi donc, comme le dit le disciple du Sauveur, «apportez encore tout votre zèle à joindre à votre foi la vertu, à la vertu la connaissance, à la connaissance la tempérance, à la tempérance la constance, à la constance la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel, la charité. En effet, si ces choses vous appartiennent et qu'elles abondent, elles ne vous laisseront pas sans activité ni sans bruit pour la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ» (II Pi 1,5-8). Je déclare en effet, quant à moi, que ceux qui ont choisi de courir la route illustre et passionnément aimée de la vie spirituellement appréhendée dans le Christ doivent d'abord se glorifier d'une foi pure et intègre, d'y ajouter ainsi la vertu, et cela étant fait, de s'efforcer de posséder richement la connaissance du mystère du Christ et de parvenir excellemment à la compréhension la plus parfaite. C'est là en effet, je pense, le fait d'aboutir à «l'homme parfait», d'arriver «à la mesure de la plénitude de l'âge du Christ» (Ep 5,13). Par la sobriété donc qui convient à des moines, ceignant bien fort vos reins, lutez contre les passions à la fois de l'âme et du corps : vous serez ainsi brillants et glorieux et établis dans le bien de l'espérance qui a été préparée pour les saints. Mais avant toutes choses, qu'il y ait en vous une foi droite et qui ne soit susceptible d'absolument aucun reproche. C'est ainsi en effet, c'est ainsi que vous aussi, suivant à la piste la piété des saints pères, vous habiterez avec eux dans les demeures d'en-haut et logerez dans les habitacles célestes, que le divin Isaïe mentionne quand il dit (Is 33,20) : «tes yeux verront Jérusalem, cite riche, tentes qui ne seront pas ébranlées.»

3 – Que donc votre vie soit brillante et digne d'admiration, que votre foi soit établie droite et non falsifiée, je ne l'ignore pas : d'où l'ignorerais-je ? Mais je ne suis pas médiocrement troublé d'avoir entendu dire que certains bruits pénibles sont parvenus jusqu'à vous, que circulent certaines gens qui paralysent votre foi simple, crachant une foule de petit mots inconsidérés et se demandant dans leur propos s'il faut dénommer la sainte Vierge Enfantrice de Dieu ou non. Il eût été mieux que vous vous abstinssiez complètement de telles questions qui ne sont que difficilement contemplées «comme dans un miroir et en énigme» (I Cor 13,12) par les esprits adéquatement disposés et avancés quant à l'entendement, et que vous ne les scrutassiez absolument pas – car les théorèmes plus subtils transcendent l'intelligence

¹ SCHWARTZ, 1, 1, 10-23 1

des simples. – Mais puisque une bonne fois vous n'êtes pas restés sans avoir entendu de tel discours et qu'il y a apparence que certains ont choisi de se quereller et d'enfoncer en ceux qui ne sont pas bien ajustés quant à l'entendement, comme une écharde, le poison qu'ils ont puisé eux-mêmes, j'ai jugé nécessaire qu'il fallait vous parler un peu à ce sujet, non pour vous inciter davantage à des querelles de mots, mais pour que, si certains disputeurs venaient vous attaquer, vous autres, opposant la vérité à leurs futilités, vous échappiez vous-même au dommage qui résulte de l'erreur et en même temps rendiez service à d'autres, les persuadant comme des frères, par des raisonnements appropriés, de tenir dans leurs âmes, ainsi qu'une perle précieuse, la foi transmise aux églises dès les origines et depuis les saints apôtres.

4 – Je m'étonne donc que de toute façon des gens soient dans le doute sur le point de savoir si la sainte Vierge doit être dite ou non Enfantrice de Dieu. Car si notre Seigneur Jésus Christ est Dieu, comment la Vierge qui l'a enfanté n'est-elle pas Enfantrice de Dieu ? Cette foi, les divins disciples nous l'ont transmise, même s'ils n'ont pas employé le terme : c'est la doctrine que nous avons apprise des saints pères. Il est sûr en tout cas que notre père d'illustre mémoire Athanase qui durant quarante six ans a orné le trône de l'église d'Alexandrie, opposant aux sophismes des hérétiques impies une sagesse invaincue et apostolique, réjouissant de ses écrits, comme d'un parfum très délicieux, toute la terre, et tel que tous portent témoignage à la correction et à l'exactitude de sa doctrine dans le livre qu'il a composé pour nous sur la sainte et consubstantielle Trinité, au troisième discours, dénommé en long et en large la sainte Vierge Enfantrice de Dieu. Je veux me servir de ses expressions, qui sont celles-ci en propres termes (c. Ar. 3,29) :

«Tel est donc le but et le caractère de la sainte Écriture, comme nous l'avons dit souvent : il y a en elle une double promesse relative au Sauveur, qu'il a toujours été Dieu et qu'il est Fils, étant Verbe et reflet et Sagesse du Père, et qu'ensuite, ayant à cause de nous pris chair de la Vierge Marie Enfantrice de Dieu, il est devenu un homme.»

Et de nouveau après cela :

«Beaucoup ont été saints et purs de toute faute. Jérémie a été sanctifié dès le sein et Jean, alors que sa mère était encore grosse, a bondi en exultation dans le sein à la voix de l'Enfantrice de Dieu Marie.» Cet auteur suffit et il convient d'avoir confiance en lui, de ce qu'il n'a rien dit qui ne s'accorde avec la Parole sacrée. Comment de fait aurait pu manquer à la vérité un homme si brillant et renommé et admiré de tous au saint et grand concile, je veux dire celui qui se réunit en son temps à Nicée ? Il n'occupait pas encore le trône de l'épiscopat, il n'était qu'un clerc. Mais, à cause de sa pénétration, de sa vertu en général, de son esprit extrêmement subtil et incomparable, il fut emmené alors par l'évêque Alexandre de bienheureuse mémoire et fut avec ce vieillard comme un fils avec son père, le guidant vers chacune des décisions utiles et lui montrant excellemment la voie sur chacune des mesures à prendre.

5 – Mais puisqu'il y a vraisemblance que certains penseront que le discours à ce sujet doit être sanctionné aussi pour nous par la sainte Écriture inspirée et qu'ils diront en outre que ce saint et grand concile ni n'a déclaré Enfantrice de Dieu la Mère du Seigneur ni de façon générale n'a rien défini de tel, allons, oui, allons, montrons aujourd'hui encore, autant qu'il est possible, comment d'une part le mystère de l'économie relative au Christ nous a été proclamé par la divine Écriture, et ce que d'autre part ont prononcé les pères quand ils publiaient la définition de la foi sans tache, le saint Esprit les instruisant de la vérité. Car ce n'étaient pas eux-mêmes qui parlaient, selon le mot du Seigneur (cf. Mt 10,20), mais l'Esprit de Dieu Père qui parlait en eux. Or une fois qu'il aura été ainsi démontré qu'est Dieu par nature celui qui est né de la sainte Vierge, je pense qu'absolument personne n'aura plus d'hésitation sur ce qu'il faut penser et davantage déclarer que la Vierge doit être dite Enfantrice de Dieu, et cela à bon droit. Voici quel est pour nous le symbole de la foi.

6 – Nous croyons en un seul Dieu Père tout-puissant, Créateur de toutes choses visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur Jésus Christ Fils de Dieu, né seul-

engendré du Père, c'est-à-dire de sa substance, Dieu né de Dieu, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites et au ciel et sur la terre, qui à cause de nous les hommes et de notre salut est descendu, a pris chair, est devenu un homme, a souffert et est ressuscité le troisième jour, est remonté au ciel, reviendra juger les vivants et les morts. Et au saint Esprit.

7 – Les fauteurs de l'hérésie qui creusent et pour eux-mêmes et pour d'autres les fosses de la perdition se sont laissés tomber à ce point de folie dans leurs concepts qu'ils pensent et disent que le Fils est récent et qu'il a été amené à l'existence à l'égal des créatures par le Dieu et Père. Ces malheureux ne rougissent pas de limiter par un commencement dans le temps celui qui est avant tout siècle et temps, ou plutôt qui est le Créateur des siècles, et le faisant descendre, du moins à ce qu'il leur semble, de l'égalité et de la gloire près du Père et Dieu, c'est tout juste s'ils lui concèdent une prééminence sur les autres êtres, et ils disent qu'il est intermédiaire entre Dieu et les hommes, en telle sorte que ni il n'ait obtenu pleinement la gloire de la prééminence divine ni non plus il n'ait été égalé aux limites de l'être créé. Quel est donc alors celui qui est inférieur à la prééminence divine et qui est au-dessus des limites de l'être créé ? C'est un objet totalement inintelligible, et l'on ne voit nulle place ou définition pour un être qui soit entre le Créateur et la créature. L'arrachant donc, pour ce qui est d'eux, aux sièges de la déité, ils le dénomment fils et dieu et estiment qu'il faut l'adorer, bien que la Loi crie ouvertement «Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne rendras culte qu'à Lui seul» (Dt 6,13) et que Dieu dise aux gens d'Israël par la voix de David : «Il n'y aura pas chez toi de Dieu récent et tu n'adoreras pas un dieu étranger» (Ps 80,10).

8 – Mais ceux-là, ayant abandonné pour ainsi dire la grand route bien battue de la vérité, se lancent vers les fosses et les roches, et, comme dit Salomon, «ils s'écartent du chemin de leur patrimoine» et ils recueillent «de leurs mains la stérilité» (Pro 9,12). Nous cependant, sur l'esprit desquels la Divinité a fait briller sa lumière, ayant choisi des doctrines incomparablement meilleures que leur sottise et suivant la foi des saints pères, nous déclarons que le Fils est vraiment né en la façon qui convient à un dieu et indiciblement de la substance du Dieu et Père, qu'il est conçu dans une hypostase propre, mais qu'il est uni par l'identité de substance avec l'Engendrant, et qu'il est sans doute dans l'Engendrant, mais en retour tient en lui-même le Père. Nous confessons qu'il est par nature Lumière née de la Lumière, Dieu né de Dieu et qu'il est égal en gloire et en activité avec le Père, empreinte et reflet, sous tout rapport que ce soit, d'une grandeur égale à celle du Père et d'aucune façon inférieur. Si l'on y ajoute de la même manière le saint Esprit, on obtient la sainte et consubstantielle Trinité unifiée en une seule et même nature de déité.

9 – Cependant l'Écriture inspirée de Dieu dit que le Verbe issu de Dieu est devenu chair (Jn 1,14), c'est-à-dire qu'il a été uni à une chair possédant une âme raisonnable. Et à la suite des proclamations évangéliques le saint et grand concile a dit que le Seul-engendré engendré de la substance du Dieu et Père, celui par lequel toutes choses ont été faites et en lequel toutes choses ont été faites (cf. Col 1,17), à cause de nous les hommes et pour notre salut est descendu du ciel, a été incarné, a pris forme d'homme, a souffert et est ressuscité et que en son temps il reviendra comme juge. Et ce concile a dénommé le Verbe issu de Dieu comme seul Seigneur Jésus Christ. Vois donc comment, tout en le disant «seul Fils» et en le dénommant Seigneur et Jésus Christ, les pères disent qu'il a été engendré du Dieu et Père, et qu'il est Seul-engendré et Dieu né de Dieu, Lumière née de la Lumière, engendré et non créé et consubstantiel au Père.

10 – Toutefois on pourrait bien dire que ce nom de Christ n'a pas convenu au seul Emmanuel, mais que nous le trouverons appliqué à d'autres aussi. Dieu en effet a dit quelque part au sujet des élus qui ont été consacrés dans l'Esprit : «Ne touchez pas à mes christes, ne faites pas de mal à mes prophètes» (Ps 104,15). Bien plus, quand Saül eut été oint comme roi par Dieu par la main de Samuel, le divin David le nomme christ du Seigneur (I R 24,7). Mais pourquoi m'étendre là-dessus, puisqu'il est

facile à quiconque veut voir que ceux qui ont été justifiés dans le Christ et consacrés dans l'Esprit ont été honorés de cette dénomination. Il est sûr en tout cas que le prophète Habacuc a proclamé le mystère relatif au Christ et le salut qu'il apporte quand il dit : «Tu es parti au secours de ton peuple pour secourir tes christs» (Hab 3,13). Ainsi donc le nom de Christ pourrait convenir non pas seulement et proprement, comme j'ai dit, à l'Emmanuel, mais encore à tous les autres qui, quels qu'ils soient, ont été oints de la grâce du saint Esprit. Le nom a été formé en effet d'après la réalité, «christs» a été formé d'après «être oint». Mais que nous-mêmes aussi nous possédons vraiment en richesse cette grâce si glorieuse et si digne qu'on l'embrasse, le sage Jean la sanctionne quand il dit : «Quant à vous, vous avez reçu l'onction (chrisma) venant du Saint» (I Jn 2,20) et encore «Vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne, mais pour ainsi dire c'est-à-dire quand il a été uni à une chair possédant une âme raisonnable, il est dit avoir été engendré aussi charnellement par le moyen d'une femme. Le mystère qui le concerne ressemble de quelque manière à notre propre enfantement. En effet les mères terrestres, prêtant leur service à la nature pour la génération, portent dans la matrice la chair qui, se coagulant peu à peu, par de certaines activités indicibles de Dieu, s'avance et s'accomplit en la forme d'un homme. Cependant Dieu introduit l'esprit dans le vivant, selon un mode que lui seul connaît : «Dieu en effet forme l'esprit de l'homme en son sein» selon le mot du prophète (Za 12,1). Autre est la définition de la chair et semblablement autre celle de l'âme. Toutefois, même si ces mères terrestres ont été seulement mères des corps issus de la terre, néanmoins elles sont dites enfanter le vivant entier, je veux dire le composé d'âme et de corps, non une partie seulement. Pour prendre un exemple, on ne saurait dire Elisabeth mère de la chair, et non plus aussi mère de l'âme : elle a enfanté en effet le Baptiste doué de l'âme, l'homme entier, comme un être composé des deux, je veux dire, de l'âme et du corps. C'est quelque chose de pareil que nous devons accepter dans le cas de la génération de l'Emmanuel. Le Verbe seul-engendré de Dieu a été engendré, comme j'ai dit, de la substance du Dieu et Père. Mais quand, ayant pris chair et ayant fait de cette chair la sienne propre, il a été appelé aussi Fils de l'Homme et qu'il nous est devenu pareil, il n'y a rien d'absurde à dire, je pense, ou plutôt il est même nécessaire de convenir que le Christ a été engendré selon la chair par le moyen d'une femme; de même que assurément l'âme de l'homme est engendrée conjointement avec le corps qui lui est propre, et qu'elle est comptée comme une unité avec lui, bien qu'elle soit conçue et qu'elle soit par nature autre que le corps, selon sa définition propre. Et si quelqu'un voulait dire que la mère d'un tel est mère de la chair et non plus mère de l'âme, il parlera pour ne rien dire : car la mère a enfanté, comme j'ai dit, le vivant comme habilement composé de parties dissemblables et comme fait de deux choses, mais néanmoins un homme un, chacune des deux parties demeurant ce qu'elle est, mais concourant comme pour une unité physique et mélangeant pour ainsi dire l'une à l'autre ce que chacune d'elle a comme en propre.

13 – Que l'union des deux natures soit tout à fait étroite dans le cas du Christ, il est facile, cela ne demande aucun effort, de l'observer à fond et par beaucoup d'autres moyens. Eh bien donc, s'il paraît bien, scrutons les paroles du bienheureux Paul, y appliquant une attention exacte et aussi subtile que possible. Il dit au sujet du Seul-engendré (ibid 2,6-8) : «Lui, étant de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave et devenant semblable aux hommes, et ayant été trouvé tel qu'un homme par son aspect, il s'humilia plus encore». Qui donc est celui qui est de condition divine et qui n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu ? Ou de quelle manière s'est-il anéanti et est-il parvenu comme à l'humiliation et dans une forme d'esclave ? Eh bien, si, divisant en deux l'unique Seigneur Jésus Christ, je veux dire en l'homme et dans le Verbe issu du Dieu Père, ils disent que c'est l'homme issu de la sainte Vierge qui a subi l'anéantissement, séparant de lui le Verbe issu de Dieu, qu'ils nous montrent auparavant qu'il est conçu et qu'il était dans la forme du Père et en égalité avec Lui, pour qu'il subisse aussi le mode de l'anéantissement, étant parvenu à ce qu'il n'était

pas. Mais ce qui est en égalité avec le Père n'est aucune des choses créées, si on le considère selon sa nature propre : comment donc le Christ est-il dit s'être anéanti, si, étant par nature homme, il a été enfanté comme nous à partir d'une femme ? De quel état prééminent, dis-moi, supérieur à la condition humaine, est-il descendu dans l'état d'homme ? Et comment serait conçu prendre la condition d'esclave, comme ne l'ayant pas dès le principe, celui qui par nature est du nombre des serviteurs et soumis au joug de l'esclavage ?

14 – «Mais, répond l'objectant, celui qui par nature et véritablement est le Fils libre, le Verbe issu du Dieu Père, étant dans la condition de l'Engendrant et étant égal à l'Engendrant, est venu habiter dans un homme engendré par le moyen d'une femme, et c'est cela qu'est l'anéantissement, le fait de l'humiliation, le fait d'être parvenu à la condition d'esclave.» Et après cela, ô excellents amis, le seul fait que le Verbe issu de Dieu vienne habiter dans un homme suffirait-il pour qu'on parle pour lui d'anéantissement et peut-on dire sans risque que c'est ainsi qu'il s'est enfoncé dans la condition d'esclave et que ce serait là pour lui le mode de l'humiliation ? Cependant je l'entends dire aux saints apôtres (Jn 14,23) : «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure.» Tu entends comment il a dit que le Dieu et Père lui aussi viendra habiter avec lui en ceux qui l'aiment : accorderons-nous donc que le Père se soit anéanti, qu'il ait subi la même humiliation que le Fils et qu'il ait pris la condition d'esclave, parce qu'il fait sa demeure des saintes âmes de ceux qui l'aiment ? Et qu'en est-il de l'Esprit qui habite en nous ? Est-ce que lui aussi accomplit l'économie de l'Incarnation, que pourtant nous disons avoir été l'œuvre du seul Fils, pour le salut et la vie de tous ? Assez de ce langage futile si léger et complètement vain !

15 – Ainsi donc, le Verbe subsistant dans la condition divine et l'égalité avec le Dieu et Père s'est humilié quand, étant devenu chair, comme dit Jean (Jn 1,14), il a été engendré par le moyen d'une femme et que, lui qui avait la génération à partir du Dieu Père, il a accepté de subir, à cause de nous, la génération humaine. Qu'ils nous apprennent donc eux-mêmes de quelle manière le Verbe issu du Dieu Père serait conçu et dit Christ par nous. S'il est nommé Christ du fait qu'il a été oint, quel est celui que le Père a oint de «l'huile d'allégresse» (Ps 44,8), c'est-à-dire du saint Esprit ? Si en effet ils disent qu'a été oint proprement l'unique Dieu Verbe engendré à partir du Père et soutiennent que c'est là la vérité, dans leur ignorance ils font tort à la nature du Seul-engendré et marquent d'une fausse marque le mystère de l'économie de l'Incarnation. Si en effet c'est le Verbe, qui est Dieu, qui a été oint du saint Esprit, même malgré eux ils devront confesser que le Verbe était absolument en manque de la sanctification tous les temps durant lesquels, n'ayant pas encore été oint, il était non participant au don qui lui fut accordé ensuite. Or ce qui est privé de la sanctification est par nature chancelant et ne saurait être conçu comme non participant au péché ou à la possibilité de tomber en faute : le Verbe donc a été susceptible aussi, à l'occasion, de changement vers le mieux. Comment donc subsistait-il le même et sans changement ? De plus, si c'est le Verbe, qui est Dieu et dans la condition divine et l'égalité avec le Père qui a été oint et sanctifié, quelqu'un pourrait bien dire peut-être, entraîné comme par la réalité même vers des pensées futiles, que peut-être le Père lui-même serait en manque de sanctification, ou plutôt même que le Fils a été manifesté plus grand que le Père, s'il est vrai que le Fils a été sanctifié, lui qui était égal au Père et dans la condition divine avant la sanctification, tandis que le Père est resté dans l'état où il a été toujours, où il est et sera, n'ayant pas encore reçu la faculté de progresser vers le mieux pour avoir été sanctifié à la ressemblance du Fils. De plus, l'Esprit est vu désormais comme plus grand que les deux autres puisque c'est lui qui les sanctifie, s'il est vrai qu'il n'est pas douteux que, sans contradiction possible, «l'inférieur est béni par le supérieur» (Hab 7,7). Mais tout cela n'est que bavardage et jonglerie, griefs d'esprits en démente. Sainte par nature est en effet la consubstantielle Trinité, saint est le Père, saint est aussi essentiellement le Fils d'une façon égale, saint est aussi pareillement l'Esprit. Ainsi donc, pour ce qui en est de sa nature propre, le Verbe issu du Dieu Père n'a pas été sanctifié indépendamment.

16 – Si d'autre part quelqu'un pensait que celui qui a été engendré à partir de la sainte Vierge a été seul oint et sanctifié de cette façon-là et qu'il a été pour cela dénommé Christ, qu'il s'avance et dise si l'onction suffit pour que l'oint soit manifesté avoir même gloire et même trône que le Dieu au-delà de toutes choses. S'il dit que cela suffit, voici encore ce qu'on dira comme chose vraie : que nous aussi nous avons été oints, et le divin Jean en portera témoignage là où il dit (I Jn 2,20) : «Quant à vous, vous avez reçu l'onction venant du Saint». Nous serons donc peut-être nous aussi dans l'égalité avec Dieu, et absolument rien n'empêche, je pense, que nous siégions avec Dieu de la même façon assurément que l'Emmanuel lui aussi : il lui a été dit en effet «Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je pose tes ennemis comme un tabouret pour tes pieds» (Ps 109,1). Que nous adore aussi alors la sainte assemblée des esprits d'en haut : car, dit l'Écriture (Heb 1,6), «lorsqu'il introduit le Premier-né dans le monde, il dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent*». Cependant nous autres, même si nous avons été oints du saint Esprit, même si nous possédons en richesse la grâce de l'adoption et si nous sommes appelés des dieux, nous n'en méconnaitrons pas moins les bornes de notre propre nature. Nous sommes de la terre, nous comptons au nombre des serviteurs, mais Lui il n'est pas dans l'état où nous sommes, il est par nature et véritablement Fils, le Seigneur de toutes choses et issu du ciel. Et certes nous ne disons pas, si nous avons choisi de penser correctement, que Dieu soit devenu père de la chair, ni non plus que la nature de la déité ait été engendrée par le moyen d'une femme, alors que cette nature n'avait pas encore assumé l'humanité : rassemblant plutôt en une unité le Verbe né de Dieu et l'homme né complètement de la sainte Vierge, nous adorerons un seul Jésus.

Comme il est donc évident que le Verbe issu de Dieu ne saurait être dit Christ tant qu'il subsiste à part de la chair et pour ainsi dire indépendamment, mais que cette dénomination lui convient bien plutôt lorsqu'il est devenu homme, eh bien donc, eh bien montrons, empruntant nos preuves aux saintes Lettres, qu'il est par nature Dieu, même s'il a été rassemblé en une unité, je veux dire avec sa chair propre. Ceci ayant été manifesté comme vrai, la sainte Vierge devrait être dite par nous tout à fait à bon droit Enfantrice de Dieu.

19 – Or donc le prophète Isaïe a presque montré à l'avance le Fils devenu homme et qui devait bientôt paraître quand il dit (Is 35,3-6) : «Affermissez-vous, mains qui défont et genoux qui chancellent. Consolez-vous, hommes de peu de foi dans votre cœur : soyez forts, ne craignez pas. Voici que notre Dieu répand sa vengeance et la répandra : il viendra lui-même et nous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds entendront; alors le boiteux bondira comme un cerf et la langue du muet parlera à voix claire.» Vois donc comment, bien que parlant en esprit, il dénomme l'Emmanuel Seigneur et l'appelle Dieu, parce qu'il a su qu'il n'était pas simplement un homme théophore, et que la déité n'avait pas été assumée par lui comme à titre d'instrument, mais qu'il était véritablement Dieu qui s'était fait homme. C'est alors en effet, c'est alors que se sont ouverts les yeux des aveugles, qu'ont entendu les oreilles des sourds, c'est alors que le boiteux a bondi comme un cerf et que la langue des muets a parlé à voix claire. C'est ainsi que l'Esprit a ordonné aux Évangélistes de le proclamer, disant (Is 40,9-11) : «Monte sur une haute montagne, messenger de Sion ! Élève avec force ta voix, messenger de Jérusalem ! Élève la voix, ne crains pas. Dis aux villes de Juda : Voici notre Dieu, voici notre Seigneur, il vient avec force et son bras lui assure la seigneurie. Voici avec lui son salaire et devant lui son ouvrage. Comme un pasteur il fera paître son troupeau et de son bras il rassemblera les agneaux.» De fait notre Seigneur Jésus Christ s'est manifesté à nous doué de la force qui convient à un Dieu, ayant un bras doué de seigneurie, c'est-à-dire établi dans l'autorité et la souveraineté. C'est pourquoi il a dit aux lépreux : «Je le veux, sois purifié» (Mt 8,3), il a touché le cercueil et ressuscité le fils de la veuve (cf. Lc 7,14).

20 – Et il a rassemblé ses agneaux, car il est bon pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis. C'est pourquoi il a dit (Jn 10,15 s) : «Comme le Père me connaît et que je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai d'autres brebis

encore, qui ne sont pas de cet enclos; celles-là aussi je dois les mener, elles écouteront ma voix; et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur.» De plus le divin Baptiste, quand il commence ses proclamations sur le Christ, ce n'est ni comme instrument de la déité ni non plus comme simple homme théophore comme le veulent certains, mais plutôt comme Dieu pourvu d'une chair, c'est-à-dire comme Dieu incarné qu'il l'a annoncé aux habitants de toute la Judée quand il dit : «Préparez la voie du Seigneur, aplanissez les sentiers de notre Dieu» (Mt 3,3). De qui a-t-il commandé que l'on prépare les voies si ce n'est du Christ c'est-à-dire du Verbe qui s'est manifesté en forme humaine ? Le divin Paul suffit, je pense, pour nous convaincre, quand il rend témoignage et dit (Rom 8,31 s.) : «Que dirons-nous donc ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ?» Après cela, dis-moi, comment celui qui est né de la sainte Vierge serait-il conçu comme le propre Fils de Dieu ? De même qu'est propre fils de l'homme et généralement de chacun des animaux l'être qui en a été naturellement engendré, de même doit être conçu et dit propre Fils de Dieu l'être qui est issu de la substance de Dieu. Comment donc le Christ a-t-il été dénommé propre Fils de Dieu, lui qui en outre a été donné par le Dieu et Père pour le salut et la vie de tous ? «Car il a été livré à cause de nos fautes» (Rom 4,25) et «il a porté les péchés d'un grand nombre en son corps sur le bois» selon le mot du Prophète (Is 53,12). Il est donc évident que le fait de l'union une fois assumé manifeste nécessairement le fils issu de la sainte Vierge comme le propre Fils de Dieu. En effet le corps qui a été engendré à partir d'elle n'a pas été le corps d'un autre quelconque de ceux d'entre nous, mais il a été le corps du Verbe même né du Père.

21 - Si d'autre part l'on attribue seulement au Fils la simple fonction d'instrument, on lui enlève même malgré soi le fait d'être vraiment Fils. Suppose imaginativement, pour prendre un exemple, un homme. Suppose qu'il ait un fils habile dans l'art de la lyre et qui ait appris à toucher de l'instrument le mieux possible : ce père donc mettra-t-il la lyre et l'instrument de chant sur le même rang que son fils et les comptera-t-il avec le fils ? Mais comment la chose ne serait-elle pas absurde ? Car la lyre a été assumée pour la démonstration de l'art, mais le fils, même sans l'instrument est le fils de l'engendrant. Que si l'on dit que le Christ né de la femme a été assumé pour un service, pour que soient accomplis par son entremise les miracles et que brille la proclamation des oracles évangéliques, que chacun des saints prophètes soit dit aussi instrument de la déité et avant tous autres le hiérophante Moïse qui, ayant levé sa verge, changeait les fleuves en sang, divisait en deux la mer et ordonnait au peuple d'Israël de passer au milieu des flots, frappant la roche de sa verge transformait la roche en une source d'eau et fit de la roche escarpée une fontaine, et fut l'intermédiaire entre Dieu et les hommes et le ministre de la Loi et qui commandait au peuple. Il n'y a rien eu de plus dans le Christ et il n'a été en rien supérieur à ceux qui l'ont précédé s'il n'a eu comme eux que la fonction et le rang d'instrument et, à ce qu'il semble, le divin David a parlé futillement quand il a dit «Qui dans les nues sera l'égal du Seigneur et qui ressemblera au Seigneur parmi les fils de Dieu ?» (Ps 88,7).

22 - Mais le très sage Paul manifeste que Moïse est du nombre des serviteurs, en revanche il dénomme Dieu et Seigneur celui qui est providentiellement né de la femme, c'est-à-dire le Christ. Il a en effet écrit ceci : «En conséquence, frères saints, vous qui avez en partage une vocation céleste, considérez l'apôtre et grand prêtre de notre profession de foi, Jésus; il est fidèle à celui qui l'a institué, comme Moïse le fut aussi dans toute sa maison. Car il a été jugé digne d'une gloire supérieure à celle de Moïse, dans la mesure même où la dignité de constructeur d'une maison est plus grande que celle de la maison elle-même. Toute maison en effet est construite par quelqu'un, et celui qui a tout construit, c'est Dieu. Moïse à la vérité a été fidèle dans toute sa maison en qualité de serviteur, pour témoigner de ce qui devait être dit, tandis que le Christ, lui, l'a été en qualité de fils à la tête de sa maison. Et sa maison, c'est nous» (Heb 3,1-6). Vois donc comment tout à la fois il a maintenu pour le Christ les bornes de l'humanité et il lui attribue la prééminence de la gloire d'en haut et de la

dignité qui convient à un Dieu. En effet, tout en l'ayant dit grand prêtre et apôtre, et en affirmant fermement qu'il a été fidèle à celui qui l'a institué, il déclare qu'il a été honoré plus que Moïse, dans la mesure même où la dignité du constructeur d'une maison est plus grande que celle de la maison elle-même; ensuite il ajoute que toute maison est construite par quelqu'un et que celui qui a tout construit, c'est Dieu. Ainsi donc le divin Moïse est mis au nombre des œuvres créées et construites, et le Christ a été montre constructeur du tout, bien que Dieu soit dit avoir construit le tout. Il est donc indubitable que le Christ est vrai Dieu. De plus Moïse est fidèle dans toute sa maison en qualité de serviteur, tandis que le Christ lui, l'a été en qualité de fils, à la tête de sa maison. Et sa maison, c'est nous, bien que Dieu dise par la voix des prophètes : «J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai, je serai leur dieu et ils seront mon peuple» (Ez 37,27).

23 – Mais, pourrait-on bien dire, quelle devrait être conçue la différence entre le Christ et Moïse, si tous deux sont nés de femmes ? Comment l'un est-il serviteur et comme fidèle dans la maison, l'autre naturellement Seigneur comme Fils et à la tête de sa maison, c'est-à-dire de nous ? Je pense, pour ma part, que la chose est évidente pour tout un chacun, si l'on est de bon sens et si l'on a l'esprit du Christ comme le veut le bienheureux Paul. L'un en effet a été un homme et sous le joug de l'esclavage, l'autre a été naturellement libre comme Dieu et démiurge de l'univers, et il a subi à cause de nous l'anéantissement volontaire, mais cela ne le privera pas de la gloire qui convient à un Dieu, cela ne le bannira pas de la très haute prééminence sur toutes choses. Comment cela ? De même que nous, une fois que nous avons été enrichis de l'Esprit divin – car il habite dans nos cœurs –, nous sommes du nombre des enfants de Dieu, et cependant n'avons pas rejeté le fait d'être ce que nous sommes – nous sommes naturellement des hommes, même si nous disons à Dieu «Abba, Père» (Rom 8,15) –, de même le Verbe Dieu, indiciblement sorti de la substance du Dieu et Père, quand il a eu assumé l'humanité, a honoré sans doute la nature humaine, néanmoins n'est pas sorti de sa propre suréminence, et il est resté Dieu dans la condition humaine. Nous disons donc que le Temple né de la Vierge n'a pas été assumé à titre d'instrument, mais, suivant la foi des saintes Lettres et les paroles des saints, nous tiendrons l'opinion que le Verbe s'est fait chair selon les modes déjà très souvent précédemment énoncés par nous. C'est ainsi qu'il a donné sa vie pour nous. Car, puisque sa mort a été salutaire pour le monde, «il a supporté la croix, en ayant méprisé l'infamie» (Heb 12,2), bien qu'étant naturellement Vie en tant que Dieu. Comment donc la Vie est-elle dite mourir ? C'est du fait qu'elle a subi la mort dans sa chair propre pour qu'elle paraisse la Vie, vivifiant de nouveau la chair.

24 – Allons, si nous examinons aussi quel est le mode de la mort dans notre cas à nous-mêmes, n'est-il pas vrai que tout un chacun des hommes de bon sens dira que les âmes ne sont pas détruites en même temps que les corps issus de la terre ? Mais, je pense, c'est là une chose qui n'est douteuse pour aucun des êtres. Pourtant ce qui arrive est dénommé la mort de l'homme. Tu comprendras qu'il en va de même dans le cas de l'Emmanuel lui aussi. Le Verbe a subsisté dans son corps né de la femme, et il a donné ce corps à la mort au temps venu, ne subissant rien lui-même dans sa nature propre – car il est la Vie et vivifiant –, mais prenant sur lui-même les déficiences de la chair, pour que la souffrance fût dite de lui et qu'étant mort pour tous, lui seul équivalent à tous, il rachetât la terre par son sang et acquit pour le Dieu et Père les hommes de toute la terre. Cela, le bienheureux prophète Isaïe le proclame comme vrai, quand il dit sous l'inspiration : «C'est pourquoi il héritera une multitude et il partagera le butin avec les puissants parce que sa vie a été livrée à la mort et qu'il a été compté parmi les transgresseurs, qu'il a porté lui-même les péchés de beaucoup et qu'il a été livré à cause de leurs fautes» (Is 53,12).

25 – Seul donc celui qui l'emporte en dignité sur tous a donné sa vie pour tous, et il a permis que pour un peu de temps, par une dispensation divine, sa chair fût dégradée par la mort, mais de nouveau, comme Vie, il a anéanti la mort, ne supportant pas de souffrir ce qui était contraire à sa nature pour que la destruction fût affaiblie dans les corps de tous et que la puissance de la mort fût dissoute. Car de

même que nous mourons tous en Adam, de même nous serons tous vivifiés dans le Christ (I Cor 15,22). Si en effet il n'avait pas subi pour nous la passion dans sa nature humaine, il n'aurait pas accompli dans sa nature divine ce qui revient à notre salut. Il est dit être d'abord mort comme homme, et être ensuite ressuscité parce qu'il est Dieu par nature. Si donc il n'avait pas subi la mort dans sa chair selon les Écritures, il n'aurait pas été non plus vivifié en esprit, c'est-à-dire qu'il ne serait pas ressuscité. Or si c'est cela qui est vrai, «notre foi est vaine, nous sommes encore dans nos péchés» (I Cor 15,17). Car nous avons été baptisés dans sa mort selon la parole du bienheureux Paul et nous avons obtenu le pardon de nos péchés par le moyen de son sang.

26 – Mais si le Christ n'est ni véritablement Fils ni par nature Dieu, mais un simple homme comme nous et un instrument de la déité, nous n'avons pas été sauvés en Dieu – comment le serions-nous ? –, mais parce qu'un homme comme nous est mort et a été ressuscité par des forces étrangères. Comment alors la mort a-t-elle été encore anéantie par le moyen du Christ ? Pourtant je l'entends dire clairement au sujet de sa vie : «Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la donner, et j'ai pouvoir de la reprendre» (Jn 10,18). Celui qui n'a pas connu la mort est descendu avec nous dans la mort par le moyen de sa propre chair pour que nous aussi nous montions à la vie avec lui. Il est ressuscité en effet ayant pillé l'Hadès non en tant qu'homme comme nous, mais en tant que Dieu dans la chair avec nous et pour nous. La nature a possédé en richesse l'incorruptibilité dans le Christ comme en la tête et la mort a été broyée alors que, comme un ennemi, elle s'attaquait au corps qui appartenait à la Vie. Car de même qu'elle a vaincu en Adam, de même elle a été vaincue dans le Christ. Il est sûr en tout cas qu'à celui qui monte à cause de nous et pour nous vers le Père et Dieu qui est au ciel, pour qu'il rende le ciel accessible aux habitants de la terre, le divin mélode a dédié ce chant de victoire (Ps 46,6-9) : «Dieu est monté en fanfare; le Seigneur est monté au son du cor. Psalmodiez pour notre Dieu, psalmodiez. Psalmodiez pour notre Roi, psalmodiez. Psalmodiez doctement. Car Dieu a régné sur tous les peuples.» Et le bienheureux Paul dit quelque part sur lui (Ep 4,10): «Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin d'accomplir toutes choses.»

27 — Quand donc le Crucifié est véritablement Dieu et Roi par nature, et qu'il a été dit Seigneur de la gloire, comment serait-il douteux qu'on puisse dire la sainte Vierge Mère de Dieu ? Adore le Christ comme une unité, ne divise pas en deux après l'union. Alors le Juif insensé rira en vain. Alors il sera véritablement meurtrier du Seigneur, et il sera convaincu d'avoir péché non contre un homme d'entre nous, mais contre le Dieu Sauveur de l'univers et il entendra «Malheur à la nation qui pêche, au peuple chargé de faute, à la race des malfaisants, aux fils corrompus ! Vous avez abandonné le Seigneur, vous avez irrité le Saint d'Israël» (Is 1,4). Les païens ne pourront d'aucune façon se moquer de la foi des chrétiens : car nous rendons culte non à un simple homme, à Dieu ne plaise, mais à Celui qui est Dieu par nature, ne méconnaissant pas sa gloire, même s'il a été semblable à nous tout en étant resté ce qu'il était, c'est-à-dire Dieu. Par lui et avec lui, au Dieu et Père gloire avec le saint Esprit pour les siècles des siècles. Amen.